

que je ne vous aie réclamé que trente carlins d'or ?

— Pas un krentzer de plus, répliqua froidement la Marannelé.

— Je croyais pourtant, reprit-il, avoir parlé de cinquante.

— Et vous avez traité pour nous, sergent, à raison de vingt florins par homme, interrompit le soldat-ortèvre. Vingt florins ! c'est une plaisanterie. Aucun de nous n'acceptera ce marche !

— M'offrir trente-cinq thalers, dit à son tour le père Kurthil, c'est une dérision... Cela me revient de droit. Quand il resterait quelque chose pour moi, tout compte fait, je ne vois pas où serait le mal ?

La Marannelé indignée se leva :

— Qu'exigez-vous donc, maintenant ? demanda-t-elle amèrement.

Le sergent consulta du regard tous ces hommes que nous pouvons appeler ses complices :

— Puisque l'argent tombe tout à coup chez vous comme par enchantement, bonne femme, il y a un moyen efficace de tout concilier. Il faut que cette charmante et généreuse fille partage elle-même entre nous tous la somme qu'elle vient d'apporter.

— Hallo ! le sergent a bien parlé ! s'écrièrent les soldats.

Marguerite prit à part la veuve stupéfaite et lui dit à voix basse :

— Nous devons à tout prix en finir avec ces misérables, nourrice, car j'ai hâte de les voir s'éloigner d'ici. Fritz est toujours à leur merci. Ils sont les plus forts : tu ne peux marchander la vie de ton fils.

Et aussitôt elle se mit à diviser en six parts le tas d'or éparpillé sur la table.

Le sergent Mathias, qui fredonnait un air entre ses dents pour se donner une contenance, se glissa derrière la jeune fille.

— Souvenez-vous, lui dit-il tout bas, que sans moi cette voie de salut ne s'ouvrirait pas pour votre jeune ami, et qu'il était perdu.

— Souvenez-vous, murmura le soldat qui était à sa droite, que la vie de ce pauvre Fritz dépend de notre silence.

— Souvenez-vous, balbutia le garde qui était à sa gauche, que, quand même vous seriez tous d'accord, je n'en ai pas

moins le droit d'emmener le délinquant pour mon compte personnel.

Marguerite resta anéantie. Comment faire pour donner raison à des cupidités qui exhalaient sans vergogne leurs prétentions contradictoires ?

— Partagez donc vous-mêmes ! dit-elle en poussant les pièces d'or sur la table.

Alors tous ces hommes, transportés de cette frénésie particulière qu'excite la vue du précieux métal chez les joueurs et les dénêcheurs de placers, se précipitèrent en tumulte sur les ducats, les carlins et les louis, en s'injuriant et se menaçant comme il arrive presque toujours quand il s'agit de partage. Le sergent voulut interposer son autorité, mais elle fut méconnue. Les deux pauvres femmes, désespérées, ne savaient comment rétablir le calme et trancher le différent, lorsque Fritz, qui, de l'autre chambre, avait tout entendu, apparut brusquement. Il s'arrêta sur le seuil, et dit d'une voix calmée :

— Patience, messieurs ! vous avez commencé trop tôt la curée, mais vous allez être bientôt d'accord.

Tous les yeux se tournèrent aussitôt vers lui et il se fit un instant de silence. Le fils de la veuve s'approcha lentement de Marguerite :

— Grettly, lui demanda-t-il d'une voix impérieuse, je veux savoir d'où te vient cette grosse somme d'argent avec laquelle tu veux racheter ma liberté et ma vie ?

La jeune fille, atterrée, ne répondait pas.

— Que t'importe, mon Fritz ? repartit la Marannelé, en se jetant au-devant de son fils. Qu'il te suffise de savoir que cet argent est à nous, bien à nous ! Je le jure devant Dieu qui me voit et m'entend.

Fritz écouta doucement la veuve.

— Ce n'est pas à vous que je m'adresse, répondit-il : vous savez bien qu'un fils n'a pas le droit d'interroger ainsi sa mère. C'est à toi, Grettly, à toi seule que je demande d'où te vient tout cet or ?

— C'est moi, Fritz, qui, à mon tour, te demanderai de quel droit tu m'interroges si sévèrement, moi qui ne suis ni ta sœur ni ta femme, répondit la fille